

TRANSFUGE

LITTÉRATURE & CINÉMA

M 09254 - 38 - F: 5,90 € - RD



\#45\12-2010&01-2011\5,90 €

Rentrée littéraire

José Saramago

Christine Fizscher

Mathieu Lindon

Gaëlle Obiégly

Agata Tuszynska

...

DOSSIER

Lire **André Malraux**
a-t-il encore un sens ?

Interview exclusive
de Bernard-Henri Lévy

Roman du mois
Alexandre Jardin

Vivons-nous une époque
romantique ?

Philippe Sollers

« Le nihilisme est quotidien »

TRANSFUGE \#45\12-2010&01-2011
All, Bel: 6,80 € - Esp, Ita, Lux, Port Cont: 6,70 € - DOM, Rou: 6,60 € - Can: 9,95 \$CAD
Mar: 75 DH - Mar: 6,60 € - Mar: 6,60 € - Mar: 6,60 €



*« L'amour-passion :
rien pour la société,
tout pour nous »*

Avec son dernier roman, *Trésor d'amour*, Philippe Sollers nous entraîne à Venise pour une histoire d'amour dans le sillage de Stendhal. Rencontre avec l'écrivain le plus insaisissable des lettres parisiennes.

Philippe
Sollers



BIENVENUE DANS L'ANTRE DU MINOTAURE DES lettres parisiennes. Il y règne une atmosphère de jouissance inassouvie, de puissance assagie, d'intransigeance impie. S'il affiche une peinture de la bête mythologique dans son bureau chez Gallimard, Philippe Sollers n'est pourtant pas un monstre. Il est pire. Il est un homme qui aime à se faire passer pour un monstre. Comme Stendhal, à qui il consacre son dernier roman, *Trésor d'amour*, il excelle toujours dans l'art de se masquer et d'offrir au monde ce qu'il souhaite voir : du pain et des jeux, un histrion jeté dans le cirque médiatique. Peut-être a-t-il emprunté au penseur espagnol du XVII^e siècle, Baltasar Gracian, ce génie avant l'heure de la société du spectacle, son adage : « *Penser avec le petit nombre et se faire entendre de la masse* ».

Ce jour-là, Philippe Sollers revêt ses meilleurs atours, celui de l'écrivain. Il sera donc question d'imposture, d'amour, encore d'amour et, accidentellement, de littérature... Car Sollers et Stendhal, les deux S qui s'enlacent dans son dernier roman, vivent pour aimer, aiment pour écrire, écrivent pour vivre. Gracian, encore lui, disait dans son *Homme de cour* : « *Tous les hommes sont idolâtres, les uns de l'honneur, les autres de l'intérêt et la plupart de leur plaisir* ». Nos deux écrivains, à un siècle d'intervalle, ont érigé une stèle à l'amour-passion. Stendhal n'avait que faire des « *hochets de la dignité* », il méprisait l'argent mais ne transigeait jamais sur son plaisir, à qui il donnait aussi le nom de beauté. La belle Métilde de Milan ne cédera pas à cet écrivain français à tête de boucher (selon Stendhal lui-même), qui n'a pas encore publié de romans et qui traîne à ses pieds son immense désir. Il s'en remettra et écrira *De l'amour*, sublime réflexion sur la nature du sentiment amoureux où s'épanouit une image vouée à la postérité : la cristallisation, à partir de l'observation de brindilles plongées dans le sel des mines de Hallein près

de Salzbourg, qui deviendront les emblèmes de la puissance de l'imaginaire sur le sentiment amoureux.

Sollers, lui, n'a rien d'un amoureux éconduit, il a « *le suffrage à vue* », comme il aime à le rappeler, et il suffit en effet de lire *Femmes* pour savoir que la gent féminine s'est avec joie prêtée à sa quête de vérité. Car il ne s'agit que de cela, depuis quarante ans d'écriture, atteindre cette connaissance dérobée, « *rejoindre dans ses tréfonds une jouissance féminine ignorée d'elle-même* », tel qu'il le formule dans *Trésor d'amour*. Et cet appel du féminin hante l'œuvre de Sollers. Dès le premier roman, on trouve une femme à l'origine de l'écriture dans *Une secrète solitude*, la disparition d'une femme dans *Le Parc* qui mène à la tentation du suicide, une femme encore dans *Paradis*, la Vierge découvrant le tombeau du Christ vide, puis elle se démultiplie pour devenir *Femmes* – Chinoise, musicienne, publicitaire, journaliste, militante communiste, toutes elles se pressent dans ce livre démoniaque. Vient le temps des libertines dans *Le Cœur absolu* et enfin de Minna, la douce stendhalienne de *Trésor d'amour*. Et, comment l'oublier, cette passion du catholicisme qui anime l'écrivain depuis des décennies, cette religion qui idolâtre une femme mais n'en tolère aucune en aube. Comme le Casanova de Fellini, Philippe Sollers finira peut-être par danser avec une poupée pour lui arracher son dernier secret. Car la femme est sous la plume de Sollers, comme la poupée pour Freud, le symbole de l'inconnu, de l'« *unheimliche* », de la menace de se perdre. L'écrivain en a tant joué, de ce « *casanovisme* », que l'on en oublie sans doute l'essentiel, ce qu'il appelle dans *Paradis*, « *le dogme de l'émasculée conception* ». Les maîtresses, chez Sollers comme chez Stendhal, sont toutes répliques d'une mère. Le Minotaure capture des femmes pour revenir dans l'antre originel, le lieu où naît la parole, ce souffle que Philippe Sollers a fait entendre dans ce livre vierge de toute ponctuation, chef-d'œuvre d'inspiration joycienne, *Paradis*. Dans ce texte écrit il y a trente ans, l'écrivain dévoilait une entrée à son labyrinthe : « *Ce qui s'incarne dans la femme terrifie l'homme, ce qui meurt dans l'homme terrifie la femme* ». Nous avons peur de notre plaisir, ne cesse de nous répéter l'ancien ami de Lacan, l'inlassable lecteur de Freud, l'homme qui a fait entrer Sade dans la Bibliothèque de la Pléiade. Ainsi, dans notre époque triste, nous aimons la littérature qui choisit résolument la pulsion de mort.

Critique

Trésor d'amour,

le titre prête à sourire

tant la guimauve ne sied pas

à Philippe Sollers. Il s'en amuse

lui-même en mettant en exergue un

prétendu proverbe vénitien du XVII^e siècle,

« Douleur d'amour ne dure qu'un instant, trésor d'amour dure plus que la vie ». Guerre

ouverte au cliché « Plaisir d'amour ne dure

qu'un instant, chagrin d'amour dure toute la

vie », ce roman sera donc le récit en miroir de la

quête amoureuse de Stendhal et de l'aventure

lumineuse vécue par le narrateur à Venise avec

une jeune Italienne, Minna Viscontini, lointaine

descendante de Métilde, la Milanaise qui

se refusait à Stendhal. Hymne à l'amour-

passion, ce roman joue, sur le modèle

d'Une vie divine, à perdre le lecteur entre

le destin de Stendhal dans l'Italie et la

France du XIX^e siècle,

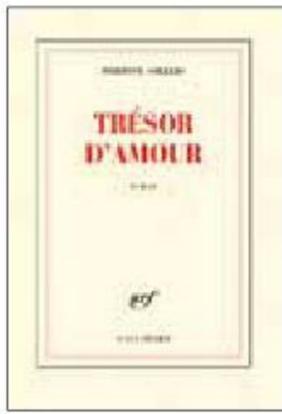
et le moment d'amour du couple

vénitien d'aujourd'hui. Fabuleux

récit où Philippe Sollers

embrasse l'insoutenable

légèreté de l'amour.



TRÉSOR D'AMOUR
GALLIMARD
224 p., 17,90 €
Parution le 5 janvier

Nous sommes tentés de souscrire les yeux fermés à cette « *chasse au bonheur* » stendhalienne. Pourtant, l'odeur des charniers n'est absente ni chez Stendhal ni chez Sollers. Le jeune Henri Beyle a fait la retraite de Russie, il a dû voir les soldats de la Grande Armée s'effondrer dans la neige, les cadavres joncher la terre brûlée, les rescapés manger leurs chevaux exsangues... Il n'en dit pas un mot, c'est le *dead blank*. Sollers, lui aussi, a demandé à sa douleur de se tenir sage. Il se sait survivant « *d'une catastrophe vécue à côté de moi, sur une scène parallèle* » (*Un vrai roman. Mémoires*), enfant d'un siècle qui a expérimenté l'abîme de la Shoah. De cet enfer, il garde « *l'humour du néant* » (*Paradis*) et une profonde méfiance des foules. Lorsque le Minotaure sort de son repaire, on le soupçonne d'appliquer à la lettre les préceptes des guerriers Sun Zu ou Gracian. Il devient le cruel et don quichottesque cavalier de notre temps, pourfendeur de l'ignorance et du mauvais goût. Un jour, il y a plus de vingt ans, dans une discussion filmée, Godard lui asséna : « *Toi, tu ris tout le temps, mais tu pleures des fois ?* ». L'écrivain de répondre : « *Oui, mais ça prend la forme du rire* ». Pardon à Godard et à sa liturgie de larmes mais il est captivant d'entendre le rire si grave de ce monstre de Sollers.

CE TITRE, TRÉSOR D'AMOUR, ANNONCE-T-IL UN RETOUR VERS LE CŒUR BATTANT DE VOTRE ŒUVRE : L'AMOUR ?

Le proverbe vénitien placé en exergue : « *Douleur d'amour ne dure qu'un moment, trésor d'amour dure plus que la vie* », est inventé. Il prend le contre-pied de : « *Plaisir d'amour ne dure qu'un instant, chagrin d'amour dure toute la vie* ». J'aime bien renverser les choses ainsi, c'est d'emblée polémique. L'autre exergue est de Stendhal : « *L'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires, ou plutôt la seule* ». Tout est pour moi dans ce « *ou plutôt* ». Vous payez vos impôts au Trésor public ? Là, j'invente autre chose, le Trésor privé. L'amour est une question extrêmement surexposée, utilisée, instrumentalisée mais, à mon avis, toujours clandestine et refoulée. « Trésor » et « amour » sont des mots extrêmement courants dans le langage de l'amour maternel. Pourtant, ils ne s'emploient jamais en public, ils sont un aveu de tendresse un peu ridicule... Ce titre est aussi une reprise du livre de Stendhal, *De l'amour*, qu'il a écrit dans des circonstances singulières. Ces différents éléments tendent à confluer dans le roman.

VOUS ÉCRIVEZ D'AILLEURS DANS LE PREMIER CHAPITRE QUE LE ROMAN AURAIT PU S'INTITULER « DELTA »...

Oui, cela signifie que j'ai l'impression d'écrire quelque chose à la confluence de plusieurs fleuves se dirigeant vers l'océan. La mémoire va y jouer un rôle considérable. J'ai choisi une unité de lieu, Venise, pour accueillir ce mouvement. Bien sûr, ce livre recoupe beaucoup de choses que j'ai pu faire, avec une tonalité plus resserrée.

DANS CE DERNIER ROMAN, COMME DANS TOUTE VOTRE ŒUVRE, ON RETROUVE VENISE. LA VILLE EST-ELLE UNE NOUVELLE FOIS UN LIEU HORS DU TEMPS, DE « L'INFINI DANS L'INSTANT » (LA GUERRE DU GOÛT) ?

Venise est extrêmement surexposée et peut donc paraître impénétrable mais il suffit de se décaler de deux cents mètres de la foule pour se retrouver dans un lieu magique qui invite à une ouverture et à l'expérience unique de la rencontre amoureuse...

COMME STENDHAL DANS DE L'AMOUR, OBSERVEZ-VOUS LES EFFETS DE L'AMOUR-PASSION SUR VOUS-MÊME ?

L'amour-passion est très rare, c'est la raison pour laquelle il déclenche une clandestinité immédiate. Stendhal lui-même le dit : l'amour-passion n'aboutit pas forcément, mais révèle une nouvelle perception. Stendhal s'inocule l'amour-passion pour mener cette expérience et subir la « cristallisation ». Venise se prête extraordinairement à cette renaissance de la perception. Il suffit d'avoir un appartement du côté de la Salute, non pollué par l'art contemporain soutenu par monsieur Pinault. Il y a quelque chose d'étonnant à Venise, d'un côté on trouve des chefs-d'œuvre dans toutes les églises, de l'autre, il existe une tentative d'occuper le terrain par l'art contemporain. Ces artistes contemporains, qui sont tout sauf des artistes à mon avis, occupent aussi le terrain à Versailles. Enfin, l'amour-passion permet d'introduire une critique sociale assez forte. Que font deux personnes qui s'isolent ? Elles construisent une situation défensive par rapport à la dévastation générale.

L'AMOUR-PASSION COMME RÉSISTANCE ?

Je n'aime pas ce mot, mais oui, je pense qu'il s'agit d'une position réfractaire, anarchiste : rien pour la société, tout pour nous. C'est une façon de s'organiser en temps de dévastation, ce qui suppose un dispositif quasi militaire pour échapper au contrôle et vivre ce que l'on a à vivre. Dans le cas de l'amour-passion, il s'agit d'une expérience cachée libératrice. Or, dès que c'est ostensible, c'est en danger.

CETTE EXPÉRIENCE DE LA PASSION EST-ELLE AVANT TOUT LITTÉRAIRE ?

Elle va beaucoup plus loin que la littérature. C'est une expérience qui porte sur tous les sens à la fois : la vue, l'audition, le toucher... Au moment même où l'on essaie de priver l'être humain de son corps et de ses cinq sens, il s'agit de voir comment atteindre cette ouverture, par la musique, la peinture, le goût. Il y a une prise en considération du corps comme fonction fondamentale. Qu'est-ce que ça veut dire aujourd'hui d'avoir un corps dans le brouhaha général, au cœur du « *décervelage* », pour reprendre l'expression d'Alfred Jarry ? L'expérience peut se traduire littérairement, mais ce n'est pas nécessaire. L'art de vivre peut appartenir à des gens qui n'ont rien à voir avec la littérature. C'est une posture politique, une politique de

l'amour qui n'a rien à voir avec l'amour de la politique ! Mon personnage de femme dans ce livre, Minna, est italienne et s'intéresse à Stendhal. Je vous parle d'elle car on n'évoque jamais les personnages féminins de mon œuvre. Je me demande pourquoi...

MINNA EST SINGULIÈRE DANS VOTRE ŒUVRE : TOUT EN ÉTANT PROCHE DES LIBERTINES DE VOS ROMANS, ELLE EST AUSSI LECTRICE DE STENDHAL ET DONC VOTRE ALTER EGO...

En effet, la conversation entre Minna et moi se poursuit dans tout le livre, notamment autour de la cartographie intime de Stendhal. À la faveur de cette rencontre rarissime de l'amour-passion s'établit un dialogue entre la France et l'Italie qui ne demandait qu'à surgir. Pour avoir passé quarante printemps et automnes incognito à Venise, c'est une question fondamentale pour moi. Stendhal est le grand héros de cette affaire, il est le premier à avoir un éblouissement devant l'Italie. Stendhal a fait la retraite de Russie avec Napoléon, c'est un homme absolument horrifié par la Restauration, il écrira un jour *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*, mais le plus grand roman de Stendhal, c'est Stendhal lui-même. Sa vie et ses dispositifs de dissimulation... Le grand amour de Stendhal à Milan, c'est un amour-passion non accompli, il ne se rend pas compte que Métilde n'a rien à faire de son corps. Stendhal ne se trouve pas beau, il n'a pas ce que Casanova appelle « le suffrage à vue », et il fait de cette récusation une expérience sur lui-même. Stendhal s'est fait enterrer en italien et sur sa tombe devait apparaître cette épitaphe : « *visse, scrisse, amo* » (il a vécu, il a écrit, il a aimé). Un membre du corps diplomatique qui se fait enterrer au cimetière Montmartre en italien, ça a choqué pas mal de monde ! S'enterrer en italien, c'était une sorte de défection. En plus, son cousin a mal retranscrit cette épitaphe, il a fait graver « *scrisse, amo, visse* » (il a écrit, il a aimé, il a vécu). Pour le cousin, il était inconcevable que le fait d'écrire ait transformé toute l'existence de Stendhal, y compris dans la dimension amoureuse. Essayer de faire comprendre cela aujourd'hui, c'est aussi pratiquement impossible ! C'est pour cela que c'est intéressant.

VOUS AVEZ EN COMMUN AVEC STENDHAL L'ART DE VOUS DÉROBER... L'ÉCRIVAIN DOIT-IL SE TRAVESTIR POUR ATTEINDRE LA VÉRITÉ DE L'AMOUR ?

En tout cas, il n'y a pas à ma connaissance de meilleur connaisseur de l'amour que Stendhal... Et bien sûr, Mozart. La merveilleuse Cecilia Bartoli dit à propos de Mozart qu'aucun musicien n'a pu comprendre comme lui les états contradictoires ou simultanés de

la nature féminine. C'est très vrai si on prend les opéras de Mozart, *Così fan tutte* par exemple. Or, après Mozart, la musique est verrouillée. Chez Wagner, vous avez les Walkyries, mais ce ne sont plus des femmes. Stendhal a pénétré la nature intime de la féminité. Il comprend mieux les femmes qu'elles ne se comprennent elles-mêmes. Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe*, descend tous les écrivains masculins, mais fait une exception pour Stendhal... Tous ses personnages de femmes, Madame de Rênal, Mathilde de La Mole, la Sanseverina et Clélia, traduisent cette connaissance de la féminité. J'ai une passion pour la Sanseverina, Stendhal a d'ailleurs eu besoin de l'Italie pour montrer son énergie, sa liberté. On est loin de la femme repentie du *Rouge et le Noir*, qui regrette l'adultère et l'amour... Mais le personnage capital pour Stendhal, c'est sa mère. Elle meurt en couches lorsqu'il a 7 ans, en prononçant son nom : « Henri ». Elle s'appelle Henriette... Dans ses *Mémoires*, il insiste beaucoup

sur le désir profond qu'il a pour elle. C'est une des plus belles confessions de désir d'inceste qu'on ait. Il écrit par exemple : « *Je l'embrassais avec fureur* ». Ce qui intéresse Stendhal, c'est la dimension incestueuse de la rencontre amoureuse, il touche là très loin, à quelque chose de très tabou... Cela peut faire penser à mon livre *Les Folies françaises*, où le narrateur a une aventure avec sa fille...

Il n'y a pas de meilleurs connaisseurs de l'amour que Stendhal et bien sûr Mozart

VOUS ÉCRIEZ D'AILLEURS : « JE SUIS LE FILS DE MINNA ET SON FRÈRE, COMME ELLE EST MA FILLE ET MA SŒUR »...

« *Mon enfant, ma sœur* »... Baudelaire est divin. La plus profonde poésie part de ce tabou-là. Baudelaire comme Stendhal sont aimantés vers le XVIII^e siècle pour fuir la régression dévote de leur époque. Ce XIX^e siècle morose que nous retrouvons encore aujourd'hui...

NOUS NE VIVONS POURTANT PAS DANS UN SIÈCLE AUSSI TRISTE ET PURITAIN QUE LE XIX^e !

Si, nous sommes dans un XIX^e siècle un peu plus confortable, grâce au téléphone et à Internet. Nous sommes très loin de la gaieté profonde, du « gai savoir »...

CETTE GAJETÉ, COMME CELLE DE STENDHAL, NAÎT-ELLE DE L'EXPÉRIENCE DE LA MORT, COMME VOUS L'ÉCRIEZ DANS LA FÊTE À VENISE : « J'AI VU DES TEMPS HEUREUX SAUVÉS COMME PAR ENCHANTEMENT DU NÉANT » ?

Bien sûr ! Stendhal est passé par la campagne de Russie et pourtant, silence, très peu de choses dans son œuvre. Les grandes douleurs sont muettes, elles peuvent donner une surabondance de vie, c'est comme ça



chez Stendhal. Vous imaginez ce que c'est que de sortir de la Bérézina et de se retrouver dans les paysages italiens? Il a aussi vécu cet enchantement en arrivant à Bordeaux, il l'écrit: « *Il y a de l'amour à Bordeaux* »...

VOUS ÉCRIVIEZ DANS *FEMMES*: « SOUFFRIR OU NE PAS SOUFFRIR, TOUT EST LÀ. OU TOUT REVIENT LÀ ». TOUTE VOTRE ŒUVRE EST-ELLE UNE TENTATIVE D'ARRACHEMENT À LA DOULEUR, UNE FUITE VERS LA JOIE?

Un chemin vers une connaissance qui est en même temps une joie. Je crois beaucoup que toutes les conceptions mélancoliques, névrotiques, déprimées, sont dues aux embarras des êtres humains avec la sexualité. Cela me paraît démontrable et ce n'est pas la peine de fusiller Freud pour autant! La France a été le pays de la plus grande expérimentation libre de l'amour. Quelques années après Stendhal, il apparaît un héros énorme de cette expérimentation qui s'appelle Édouard Manet. Personne ne voulait entendre parler de lui, la foule se rassemblait pour cracher sur l'*Olympia*. Il a fallu attendre Picasso pour que quelqu'un comprenne réellement Manet. Pour Stendhal, c'est pareil. Ce sont toujours des singularités qui arrivent à ne pas céder sur leur désir et qui, donc, s'imposent. Mais ça prend un temps fou. L'*Olympia* n'est entrée au Louvre qu'en 1907 sur ordre de Gambetta. Ce sont des romans passionnants, ces histoires d'art et de littérature, à l'inverse de ce que l'on enseigne comme une évidence.

AUJOURD'HUI, VOUS ÉCRIVEZ SUR STENDHAL, COMME VOUS AVEZ ÉCRIT SUR

NIETZSCHE DANS *UNE VIE DIVINE* IL Y A QUELQUES ANNÉES... QUE TENTEZ-VOUS DE FAIRE AVEC CES ILLUSTRES MORTS?

Le procédé est le même pour les deux. À l'origine, on doit lire tout ce qui a été écrit sur eux mais sans que le travail se sente. Il faut qu'on perçoive le moment

où ça se fait vraiment, où on a l'impression de lire ce que le personnage est en train d'écrire... C'est important d'écrire de tels livres à notre époque. Comme, aujourd'hui, personne n'est capable de mémoriser un texte de dix lignes, on en a besoin. Car c'est ça, le vrai problème de notre temps: le fait que le corps est exproprié de lui-même, arraisonné par la technique, surtout le corps des femmes. On a affaire à des cerveaux remplis de choses, sauf de l'essentiel. Bref, on est aux antipodes de la poésie.

POURQUOI LE CORPS DES FEMMES SERAIT-IL CAPTIF DE LA TECHNIQUE? ÊTES-VOUS EFFRAYÉ PAR LES MÉTAMORPHOSES DE LA FEMME AU XXI^e SIÈCLE?

« La » femme n'existe pas, il y en a *des*. La technique, comme autrefois la religion, s'occupe d'elles. Les femmes vraiment libres sont très rares, mais elles existent et je les décris.

VOUS ÉCRIVEZ SUR STENDHAL ET NIETZSCHE, FAITES ENTRER SADE DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE. EST-CE POUR LES PROTÉGER D'UNE SOCIÉTÉ QUI NE LES COMPREND PLUS?

Vous savez, c'est eux qui me le demandent. On est revenu à une époque étonnante où on discerne les gens qui savent lire, dont la mémoire accroche à la lecture. N'importe quel psychanalyste vous dira qu'il voit tous les jours des gens qui se plaignent de ne pas pouvoir mémoriser ce qu'ils ont lu. Ce qui prouve un déficit neurologique important. Mais, comme le dit Hölderlin: « *Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve* ». Il n'y a pas lieu de se plaindre, il faut être froid. Je ne m'indigne pas, je montre pour ceux qui veulent vivre, les *happy few* peut-être, ces heureux peu nombreux évoqués par Stendhal... Aujourd'hui, on n'entend parler que des malheureux, très nombreux, mais il existe aussi des heureux... Je ne crois pas que ce soit élitiste, ils peuvent être nombreux, ces *happy few*...

CES HAPPY FEW SE REGROUPERAIENT AUSSI AUTOUR DE LAUTRÉAMONT, UN DE VOS AUTEURS AIMÉS, QUI PASSA SA COURTE VIE À LIRE ET À ÉCRIRE DANS L'INDIFFÉRENCE DE SES CONTEMPORAINS...

Qui connaît Isidore Ducasse, alias comte de Lautréamont? Qui a lu *Poésies* de Lautréamont? Il faut du temps, toujours du temps... *Poésies* est un livre fabuleux: ce jeune homme de 24 ans qui a déjà écrit *Les Chants de Maldoror* ressent tout d'un coup le besoin de retourner les auteurs qu'il a sous les yeux, Pascal, La Bruyère, La Rochefoucauld... Par exemple, voilà ce que dit La Bruyère: « *Tout est dit, et l'on vient trop tard*, etc. » Et Isidore Ducasse de lui répondre: « *Rien n'est dit*. Il faut entendre la plume crisser sur le papier pendant le siège de Paris, où il va mourir: « *Rien n'est dit. L'on vient trop tôt, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes. Sur ce qui concerne les mœurs comme sur le reste, le moins bon est enlevé. Nous avons l'avantage de travailler après les anciens, les habiles d'entre les modernes* ». Tout ce qu'il montre, c'est que les pensées exprimées dans les livres qu'il lit correspondent à une vision de l'être humain complètement falsifiée par la mélanco-



« Le plus grand roman de Stendhal, c'est Stendhal lui-même. »

lie. Pourquoi y a-t-il du nihilisme ? Parce que le néant n'est pas pris en considération. Ce nihilisme est quotidien, vous le rencontrez à chaque instant dans notre monde. Il faut rire de cette comédie nihiliste. Si vous ne riez pas de la classe politique d'aujourd'hui, c'est que vous n'aimez pas la littérature !

VOUS QUI AIMEZ LA LITTÉRATURE, VOUS RÉJOUISSEZ-VOUS DU DERNIER PRIX GONCOURT ?

Mais oui ! C'est tout à fait mérité, Houellebecq est un très bon raconteur. Je ne saurais pas du tout raconter comme lui. Ce qui m'intéresse, étant donné son principe de narration, c'est pourquoi il est obligé de se déclarer à propos de peinture. Son attaque contre Picasso est ridicule, mais a peut-être plu à Sarkozy, qui l'a invité à dîner.

N'A-T-ON PAS LE DROIT DE CONTESTER PICASSO ?

On a le droit de faire preuve d'ignorance. J'ai encore entendu Houellebecq dire à la radio : « *Picasso, c'est mauvais, c'est laid. J'aime Kandinsky, Pollock, Mondrian et je préfère Chagall* ». À ce moment-là, rideau. Montrez-moi une femme désirable chez Pollock ou Chagall ! Je vous assure que tout est là.

VOUS N'ÊTES JAMAIS D'ACCORD AVEC HOUELLEBECQ, C'EST MÊME UN JEU. N'EST-IL PAS VOTRE ADVERSAIRE PRÉFÉRÉ ?

Je l'aime ! C'est amusant d'avoir un adversaire comme lui. Et je trouve sa réussite tout à fait justifiée dans l'époque.

MAIS LA CARTE ET LE TERRITOIRE, AVEC CET ARTISTE QUI S'ISOLE DE LA SOCIÉTÉ POUR RECRÉER UNE ŒUVRE FIGURATIVE, N'EST-CE PAS UNE FABLE INTÉRESSANTE SUR LA CRÉATION ?

Non, c'est toujours l'histoire du marché de l'art contemporain, de ses entrepreneurs et de son marketing. Murakami ou Jeff Koons à Versailles, c'est la même chose. Le problème de ce marché, c'est que le dernier acheteur en date risque d'être floué puisqu'il ne pourra plus revendre à un moment donné... Alors que les prix de Cézanne, Manet, Picasso montent sans cesse. La durée... Si l'on ne veut plus du temps, il faut le dire ! Dans ce cas-là, pourquoi s'embêter à lire ?

HOUELLEBECQ APPARTIEN-T-IL À LA « LITTÉRATURE DU DÉSASTRE » TELLE QUE L'AVAIT FORMULÉE FRANÇOIS MEYRONNIS DANS UN LIVRE PUBLIÉ PAR VOUS, DE L'EXTERMINATION CONSIDÉRÉE COMME UN DES BEAUX-ARTS ?

Pourquoi la description talentueuse du désastre et de l'apocalypse rencontre-t-elle autant de succès ? C'est bien parce qu'elle répond à un désir profond de la société, une pulsion de mort. Les livres de Houellebecq s'achèvent toujours sur une apocalypse, comme dans *La Possibilité d'une île*. Le succès de Houellebecq est un mouvement de masse. Et dans ces masses, ce qui est en jeu, c'est le goût de la mort. Heureusement qu'il y met de l'ironie, c'est sa qualité. Mais qu'est-ce qui gêne Houellebecq chez Picasso ?

Le Minotaure, cet épouvantable animal se précipitant sur les femmes. Picasso a dit : « *L'art n'est jamais chaste (...) S'il est chaste, ce n'est pas de l'art* ». C'est touchant que Houellebecq sente ainsi un danger dans le corps créateur de Picasso. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que les gens n'aient pas envie de se débarrasser de cet érotisme... Freud l'a dit, se débarrasser de la sexualité est un vieux rêve humain. C'est trop compliqué, il y a trop d'histoires, c'est mal vécu...

VOUS GARDEZ TOUJOURS UNE APPROCHE TRÈS FREUDIENNE DES CHOSES...

Freud est un des invités de mon roman. Je fais allusion à l'extraordinaire bonheur que connaît Freud en Italie. Dans ses lettres, il est dans un état extatique. Sartre, au contraire, est saisi à Venise d'une névrose intensive très intéressante. De quoi s'agit-il ? Freud découvre qu'il pourrait être ce que Stendhal appelle un « *privilegié* », dans un texte ahurissant, *Les Privilèges*, où il se donne une liberté fantasmagique extraordinaire : il se donne le pouvoir d'inventer sa vie comme un roman et même de choisir sa mort. Stendhal a d'ailleurs eu la mort qu'il voulait, apoplexie en pleine rue, près de la place Vendôme. Freud ressent la même chose que le privilégié.

L'AUTRE GUEST STAR DE VOTRE ROMAN, C'EST SARTRE...

Sartre a été un admirateur de Stendhal. Le 26 février 1940, il écrit qu'il a relu avec une admiration profonde les soixante premières pages de *La Chartreuse de Parme*. Il parle plus loin de ses propres personnages « *en état de désintégration* » : « *Eux, c'est moi décapité* », dit-il. Il est en face d'un « *pullulement sinistre* ». Vous voyez ce que c'est, le nihilisme au travail ? Je vous montre une rose, vous la voyez déjà fanée. Il ajoute : « *Fabrice au contraire dans La Chartreuse de Parme, même dans ses pires désespoirs, est pour son lecteur une source perpétuelle de bonheur* ». Il écrit plus loin : « *Nous ne visons pas le même but. Mes romans sont des expériences et elles ne sont possibles que par désintégration* ». Il écrit cela avant Hiroshima et avant la révélation des camps d'extermination...

SARTRE ÉVOQUE AUSSI STENDHAL DANS L'AMOUR ET L'OCCIDENT POUR OPPOSER L'AMOUR-PASSION À L'AMOUR CHRÉTIEN. NE VOYEZ-VOUS RIEN DE CHRÉTIEN DANS LA PASSION AMOUREUSE ?

Je ne sais pas ce à quoi on fait allusion lorsqu'on dit « chrétien ». En revanche, si vous me dites « catholique », je comprends tout de suite. Car je vis en Italie et je vois les extraordinaires œuvres d'art que l'amour catholique a pu susciter, en peinture, en architecture, en musique. On a appelé cela la Contre-Réforme. On a tort, cela a été une révolution dans les formes. Mais

Le succès de Houellebecq est un mouvement de masse et ce qui est en jeu, c'est le goût de la mort



« Freud l'a dit,
se débarrasser
de la sexualité
est un vieux rêve
humain. »

si par « chrétien » vous entendez la longue histoire des névroses quant à la jubilation des corps et de la joie qui s'ensuit, je ne suis pas chrétien, mais pas du tout. C'est cela qui est intéressant dans l'histoire, le moment où quelque chose s'éclaire, avant de replonger dans la nuit. Nous sommes désormais de nouveau dans la nuit.

VOUS QUI ÊTES UN LECTEUR DES TEXTES SACRÉS, AVEZ-VOUS PENSÉ, LORS DU CHOIX DE VOTRE TITRE, À CETTE PHRASE DU CHRIST DANS LES ÉVANGILES : « CAR LÀ OÙ EST VOTRE TRÉSOR, LÀ AUSSI SERA VOTRE CŒUR » ?

Je signe. On peut dire des phrases comme celle-là.

En général, les chrétiens sont pleins de bonnes pensées idéalisantes, mais il faut savoir ce que ça donne dans la vie. Je suis pour, j'attends de voir. En tout cas, Stendhal s'est passé de ça, il parle de son dégoût pour la religion et pour les dévots qu'il a connus enfant. Bien plus tard, il modère cela. Dans *La Chartreuse de Parme*, il y a un passage fabuleux où Fabrice entre dans une église pour y faire ses dévotions parce que, explique Stendhal dans une note, l'Italien entretient avec le catholicisme un rapport particulier que n'a plus le Français. Et en effet, rien de plus triste qu'une église française ! Je n'entre jamais dans une église en France, sauf peut-être à Notre-Dame, j'aime la lueur de ses cierges. Stendhal a dit qu'il pourrait se faire enfermer dans Saint-Pierre de Rome. Et je me suis laissé enfermer quatre ou cinq fois dans des églises de Venise. Pourquoi ? Les morts sont là, silence, les tableaux sont dans l'ombre. Un peu d'imagination, que diable ! Je crois que c'est tout à fait stendhalien de dire des choses comme cela...

COMME ÉTAIT STENDHALIEN LE DERNIER GESTE DU NARRATEUR DE *PARADIS* : PLACER UN LIVRE DANS LE MUR D'UNE BASILIQUE...

Oui, cela signifie la durée. Un truc qui marche depuis deux mille ans, et même plus pour les juifs, doit peut-être avoir une signification. Ce qui est intéressant, c'est que les églises catholiques déchainent des passions sexuelles, à l'intérieur comme à l'extérieur : avortement, mariage des prêtres, contraception... On ne parle que de cela, comme si c'était ça le sujet. C'est un

piège remarquablement amorcé, alors qu'il se passe énormément de choses sur la planète. L'Église catholique est une multinationale extraordinaire. Mais mon point de vue n'est pas français. À part une ou deux personnes, je ne connais pas un vrai catholique français. Le catholicisme français est sans création, sans vie, exsangue, refoulé, morose, « ressentimental ».

DANS LE DERNIER NUMÉRO D'*INFINI*, VOUS PUBLIEZ UN TEXTE DE BENOÎT XVI. QU'EST-CE QUI VOUS ATTIRE CHEZ CE PAPE SI CONTROVERSÉ ?

Je lie ses homélies depuis plusieurs années. Cela fait au moins la sixième ou septième fois qu'il part du chant XXXIII de *La Divine Comédie*. Je vais finir par croire que je l'influence !

UNE DERNIÈRE FIGURE HANTE VOTRE ROMAN, GUY DEBORD. AVEZ-VOUS DE L'ADMIRATION POUR SA RADICALITÉ, JUSQU'À SON SUICIDE FINAL ?

J'ai de l'admiration pour Debord. Et je regrette infiniment qu'il n'ait pas pu arriver à la couleur, il n'a fait que du noir et blanc. C'est un grand général qui s'est trompé, il y en a d'autres dans l'Histoire. C'est une fin de vie très lourde, le suicide dans la douleur physique. C'est beau. Mais enfin, ce n'est pas obligatoire.

POURQUOI LE FAITES-VOUS RESSURGIR À VENISE ?

Parce que sa femme m'a prêté autrefois pour un film la seule photo prise de lui en couleurs, à Venise, au Linea d'Ombra, un endroit magique. À peu près à la même date, il écrit à Pauvert qu'il est à Venise et il précise : « Surtout n'en parlez pas à Sollers, il ne connaît pas ». Alors que je suis à dix mètres de lui ! Comment peut-il croire cela alors que depuis quarante ans je me dirige les yeux fermés dans Venise ? C'est bizarre qu'il ait substitué, à un renseignement précis, un préjugé politico-moral. Et pourtant, c'est tout le temps ainsi que l'on juge mon cas. Qu'on me fasse la morale, c'est bien normal, mais franchement, le problème n'est pas là.

POURQUOI, SELON VOUS, VOUS JUGE-T-ON LE PLUS SOUVENT SOUS CET ANGLE POLITICO-MORAL ?

Pour éviter de lire. •

1958 *Une curieuse solitude* (Le Seuil)

1981 *Paradis* (Le Seuil)

1983 *Femmes* (Gallimard)

1984 *Portrait du joueur* (Gallimard)

1987 *Le Cœur absolu* (Gallimard)

1994 *La Guerre du goût* (Gallimard)

2005 *Poker. Entretiens avec la revue*

Ligne de risque (Gallimard)

2006 *L'Évangile de Nietzsche, entretiens avec Vincent Roy* (Le Cherche Midi)

2010 *Discours parfait* (Gallimard)

2011 *Trésor d'amour* (Gallimard)

À lire sur Philippe Sollers : Stéphane Zagdanski, *Fini de rire et Les Joies de mon corps*, Pauvert, 2003.